

Y. Le Doaré



Landévennec

Photographies JOS LE DOARÉ

ABWINNOC

Landévennec
ET
SON ABBAYE

Photographies
de
JOS LE DOARÉ

1951

Edition ABBAYE DE LANDEVENNEC

Dans la même collection : Photographies de JOS LE DOARE

Notre-Dame du Folgoët. Texte de Alexandre Masseron
Sainte Anne la Palud. Texte de Bernard de Parades
Pleyben - son calvaire. Texte de Madeleine Moreau-Pellen
Locronan et sa troménie. Texte de Clotilde Bauguion
Penmarc'h. Texte de Auguste Dupouy



L'anse de Penform

**En Douar zo un Neved lan a bileru maru.
La Terre est un Temple plein de cierges éteints.**
J.-P. Calloc'h.

Illustration et mise en pages
de JOS LE DOARE
Impression par HELIO-CACHAN
à Cachan (Seine)

—
Mai 1951

Les replis de l'Aulne débouchant dans la rade de Brest bordent de leurs nappes tranquilles les contours aux visages divers de la presqu'île de Landévennec. Du côté du couchant, la rivière et la mer, confondant leurs eaux, s'attardent dans une anse spacieuse et profonde ; elles s'y heurtent à un barrage de rochers découpés en reliefs grandioses, couronnés de la généreuse frondaison des hautes futaies. Majestueux décor d'un théâtre gigan-

tesque où des vaisseaux désarmés achèvent, dans un silence recueilli, leur existence errante et belliqueuse.

Se retournant vers l'orient, la mer écarte ses rives en éventail, tandis que le promontoire, tel un géant dompté, courbe l'échine et penche sur les flots la verte chevelure des chênes, des pins et des châtaigniers. Après avoir salué prés et prairies, trempé au pied enclos et vergers, l'onde vient, familière, effleurer les seuils bâtis au niveau de la vague, berçant ici et là l'ombre des pommiers.

Dans ce site incomparable d'eaux et de bois s'est blotti, à couvert des vents d'ouest, le petit bourg de Landévennec. Le souffle bienfaisant de la brise marine et la douce chaleur du soleil levant enveloppent d'une tiédeur méditerranéenne ce « jardin enchanté de la Cornouaille ». Ici, le palmier des terres brûlantes n'est pas un étranger au milieu des pelouses et des parterres fleuris. « C'est un lieu très agréable et très doux, le premier dans le pays à voir les fleurs s'ouvrir, le dernier à voir les feuilles tomber », notait déjà le chroniqueur moyenâgeux, vantant sans détours le charme unique de la presqu'île hospitalière.

Dès les âges lointains, la délicieuse et paisible solitude avait été découverte et appréciée. Des demeures s'étaient accrochées aux pentes verdoyantes ; sur la rive, un sanctuaire s'était élevé. Ce ne sont plus que ruines. Plus que le temps, la méchanceté et l'incurie des hommes ont été les agents de la destruction. Mais le souvenir des bâtisseurs reste profondément gravé dans les pierres et sur les murs écroulés ; il subsiste sous ces débris sans aspect, ensevelis dans un envahissement de lierre, de ronces et d'églantiers. Vestiges sacrés néanmoins, qui s'auréolent d'un passé prestigieux, tissé d'histoire et de légende, peuplé de héros et de saints.

Le premier et le plus illustre de ces saints fut Guéanolé, patriarche des moines bretons, « choisi par Dieu pour être le flambeau de toute la Bretagne ».

LE LANN DE GUENOLE

Chassé par l'invasion saxonne, le père de Guéanolé, Fracan, prince renommé de la Bretagne insulaire, quitta son pays avec une suite peu nombreuse : quelques hommes de son clan, ses

deux fils, Guetnoc et Jacut, et leur mère Guen (Blanche). Poussé par un vent soufflant du nord-ouest, il débarqua, vers l'an 460, au havre de Brahec, dans la baie de Saint-Brieuc. La petite colonie s'établit sur les bords du Gouët, « dans un canton de belle étendue tout cerné de bois et de halliers », assez grand pour y asseoir un « plou ».

L'endroit est encore appelé Ploufragan. C'est là que, tôt après, naquit Guéanolé. Son éducation fut confiée à saint Budoc, chef d'un monastère déjà célèbre, fondé dans un îlot voisin de Bréhat, l'île de Lavré, à l'embouchure du Trieux. Guéanolé y revêtit, jeune encore, l'habit monastique. Rapidement, ses talents et ses vertus le désignèrent pour instruire les écoliers du monastère dans la science des Saintes Ecritures.

Un jour, - il avait alors vingt et un ans - il forma le projet de partir pour l'Irlande vénérer les reliques de saint Patrice. Mais, dans la nuit, le grand apôtre celtique lui apparut et lui ordonna de rester sur le continent et de se préparer à fonder bientôt un nouveau monastère. Avec l'assentiment de son maître, Guéanolé prit onze compagnons et se mit en route à la recherche d'un lieu propice. Il se dirigea vers le sud-ouest, passa les forêts, les montagnes, atteignit la mer à l'embouchure de la rivière du Faou. Il se fixa dans une petite île déserte, où il fit élever un oratoire et quelques cabanes. Cette île s'appelle encore Tibidy, maison de prières. Mais ce n'était qu'une roche battue des vents, trop étroite même pour les douze cénobites. Ils y tinrent pourtant trois ans.

De l'autre côté de la rivière, ils pouvaient apercevoir une lanque de terre, baignée de soleil, qui semblait plus abritée, plus boisée et prometteuse d'abondantes moissons. C'était Landévennec.

Quand ils abordèrent sur ce rivage, la terre était inculte, inhabitée et sans maître. « Les moines commencèrent donc par s'armer de cognées et faire dans la forêt de larges clairières. Puis, de bûcherons devenant charpentiers, les uns équarrèrent avec la doloire les troncs abattus, dont ils firent les murailles de leur église et de leurs cellules monacales, pendant que d'autres cultivaient le sol et le préparaient à recevoir la semence. »

Peu à peu, la vie du monastère s'organisa. La règle était celle des moines d'Ecosse et d'Irlande, plus traditionnelle qu'écrite du reste, et dont les caractères principaux consistaient dans l'écol-



Vue du bois du Folgoët
sur Terenez et le Prioldy

gnement du monde, le chant des psaumes, le silence, le travail des mains, la rudesse du vêtement, la brièveté du sommeil, la rigueur du jeûne et de l'abstinence.

Le père de la communauté entretenait la ferveur dans l'âme de ses disciples. L'aimable et naïf Albert le Grand, le poète des Saints de Bretagne, dit de Guénoles qu' « il estoit de moyenne taille, le visage riant et modérément jovial. Jamais on ne l'a veu excessivement joyeux pour aucune prospérité, ny triste pour adversité. Il estoit humain et traitable envers son prochain et fort rigoureux pour soi-même ». Il donnait, en effet, l'exemple de la plus dure austérité : « Jour et nuit, hiver comme été, écrit Dom Lobineau, toujours vêtu de la même manière, il ne portait jamais ni toile, ni habit de laine ; il n'était vêtu que de peaux de chèvres qui cachaient un rude cilice. Il n'avait d'autre lit que le sable et la cendre, avec une pierre pour chevet. Pour nourriture, du pain d'orge, encore le saint abbé faisait-il mêler dans celui qu'on boulangait pour lui une moitié de cendre, dont il augmentait la quantité en carême ; et pour tout mets, il ne mangeait que quelques herbes et quelques racines cuites, mêlées avec un peu de farine d'orge, sans autre assaisonnement que du fromage bouilli. Pendant le carême, il ne mangeait que deux fois la semaine et passait les nuits et les jours en prières. »

L'homme de Dieu avait le don des miracles. Il guérissait les malades, ressuscitait les morts. Sa sœur, Clervie, avait été blessée à l'œil par une oie sauvage. « Guénoles lui rendit l'œil aussi clair et aussi beau que jamais. » L'eau manquait-elle ? Il faisait sourdre les fontaines. A Landévennec, Dieu lui révéla qu'il eût à fouir dans le préau du cloître, où, ayant frappé du bout de sa crosse, jaillit une vive source, laquelle fournit abondamment tout le monastère et s'appelle encore à présent « feunteun sant Guenole ».

Le renom de l'ascète et du thaumaturge avait débordé les limites étroites de Landévennec. S'il quittait peu la solitude, où son âme trouvait force et joie dans la constante prière, Guénoles n'en recevait pas moins des visites nombreuses, attirées par la « vertu » qui émane des saints. Ainsi se lia-t-il d'amitié avec saint Corentin, le premier évêque de Cornouaille et noua-t-il avec le roi Gradlon, des relations qui, s'il faut en croire certaines chroniques, aboutirent à la conversion du prince. Le Saint figure dans la tragédie de la ville d'Is, « fief maudit de Dahut la superbe,



L'Aulne à Térénez.
A l'horizon, le Menez-Hom

« A Landévennec, plus de houle, mais
le cours majestueux d'un grand fleuve...
qui semble allonger à plaisir son cours
pour quitter plus lentement le pays
superbe dont il est la grande route. »
F. de la Messelière.



L'entrée du manoir prioral (1630)

Les rives de l'Aulne
au pied de l'Abbaye



Is dont le palais de marbre et d'or gisent sous les flots bleus de la baie de Douarnenez, et dont Renan, aux approches de la vieillesse, entendait sonner les cloches mélancoliques.

« Guénolé allait souvent visiter le roy Gradlon en la cité d'Is, et preschoit hautement contre les abominations qui se commettoient en cette grande ville. Dieu révéla à saint Guénolé l'heure prochaine du châtimeut de cette ville. Le saint dit au roy: « Sire, l'ire de Dieu te va présentement accabler: Votre Majesté sçait les dissolutions de ce peuple; on a eu beau le prescher, la mesure est comble; faut qu'il soit puny; hastons-nous de sortir. » Le roy fit, incontinent, troussez bagage, et, à pointe d'éperon, se sauve hors de la ville. A peine eust-il sorti les portes que la mer, se jetant hors de ses limites ordinaires, couvrit la cité en moins de rien, noyant plusieurs milliers de personnes, dont on attribue la cause principale à la princesse Dahut, fille impudique du bon roy... Le roy, s'estant sauvé, alla loger à Land-Tévennec avec saint Guénolé, lequel il remercia de cette délivrance, puis se retira à Kemper. »

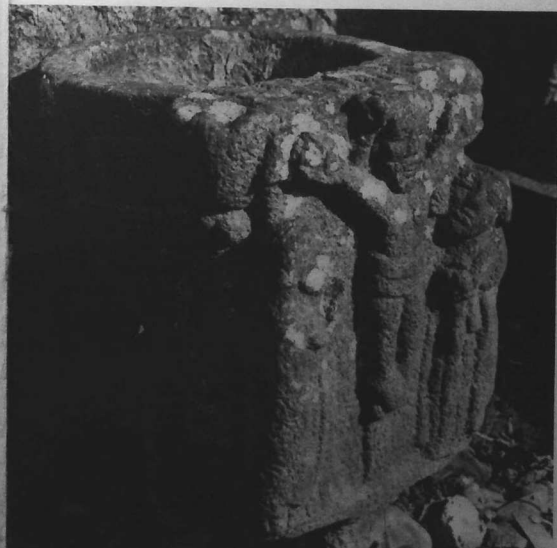
Légende, sans doute, mais qui révèle l'importance accordée par l'imagination populaire au rôle prépondérant joué par saint Guénolé dans l'histoire de son siècle.

Le pays environnant bénéficia de la charité et du zèle de Guénolé et de ses moines: n'ayant pas d'argent à donner, ils distribuaient le vrai pain de la parole. Au paganisme tenace et violent de ce monde à demi-barbare, ils savaient opposer la fermeté douce mais inflexible de la doctrine évangélique. Landévennec eut son « école »; des disciples choisis dans le peuple et parmi les fils des seigneurs, y venaient apprendre avec la discipline chrétienne, la science des mœurs et les lettres humaines. Nous avons des témoins de l'indéfectible activité de l'abbaye. Nous rencontrons, à Châteaulin, saint Inudet, que l'on appelait le frère de Guénolé; à Roscanvel, les fils de Catmaël, convertis par le Saint. Plus loin, d'autres disciples: à Beuzit, près de Landerneau, Conogan, qui devint évêque de Cornouaille; à Irvillac, Balai et Martin; à Lothey, saint Dei; à Trégourez, saint Wigon; à Lanriec, Rioc... L'abbé de Landévennec et son ami saint Corentin furent, par eux-mêmes ou par leurs disciples, les grands convertisseurs de la contrée.

Un demi-siècle de ferveur monastique et de rayonnement apostolique, telle est la mesure de l'œuvre féconde et durable



Portail de l'église paroissiale de Landévennec



Bénitier du XI^e siècle.
Le Christ entre la Vierge et saint Jean (dans le cimetière)

du patriarche armoricain. Le récit de ses derniers moments achèvera de nous peindre son âme.

« Il estoit vieil et cassé et désiroit de toute l'étendue de son âme se voir délié de son corps, pour aller jouir de l'amour éternel ; il importunait continuellement le ciel, ne passant plus de temps qu'à prier et méditer la Passion du Sauveur, se disposant à déloger de ce monde. Le soir précédant le jour qu'il trépassa, estant en oraison devant le Saint Sacrement, l'église devint tout à coup claire comme en plein midy, et lui apparut un ange, qui lui révéla que, le lendemain, Dieu l'appellerait à soy pour lui donner un ciel les loyers dûs à ses travaux. Le saint abbé, ravi d'aise d'une si bonne nouvelle, le matin venu, assembla capitulairement tous ses religieux, où il les exhorta amoureusement à l'observance de la Règle. Il estoit déjà saisi de fièvre lors qu'il se fit conduire en l'infirmerie par deux religieux qui le soutenaient par-dessous les aisselles. Il se fit mener à l'église, où, estant assis en sa chaire abbatiale, il vit les escadrons angéliques, à milliers, descendre dans le chœur de l'église. Cette vision lui donna nouvelles forces, de sorte qu'il célébra pontificalement la Messe, communia ses religieux, leur donna sa dernière bénédiction et, ayant reçu l'Extrême-Onction des mains de son successeur, saint Wennaël, sans aucune démonstration de douleur, décéda à l'autel entre les mains de ses frères, le samedi de la première semaine de Carême, troisième de mars », l'an 532.

RAYONNEMENT

Le saint abbé fut, de bonne heure, l'objet d'un culte, qui s'étendit au cours des siècles suivants à la faveur de l'action apostolique de ses moines et des pérégrinations de ses restes sacrés. L'île de Sein, Saint-Guérolé-Penmarc'h, Landrévarzec, Saint-Frégant, Concarneau l'ont pour patron. Bon nombre de chapelles lui sont dédiées. Locunolé et Locquénolé lui doivent leur nom. Les paroisses de Batz (Loire-Inférieure), de Château-du-Loir (Sarthe), de Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), l'invoquent aussi comme leur saint protecteur. Son culte a même gagné la Cornouaille anglaise où deux paroisses portent les noms de Landvednac et de Towednac - Tévenec. Townoc, Townac sont, d'après certains philologues, des formes familières de Winvaloe,

Guérolé; plusieurs paroisses sont consacrées au Saint : Tresmere, Tremaine, Gunwaloe, Portlemouth, dans le Devonshire, l'invoque aussi comme son saint patron.

Autour des restes du saint fondateur, l'abbaye prospéra et développa son influence. On compta neuf prieurés qui dépendaient de Landévennec : Tibidy, en Rosnoen ; Saint-Idunet, à Châteaulin ; Concarneau ; l'Hôpital-Camfrout ; l'île de Sein ; Lanvern, en Plonéour-Lanvern ; les trois prieurés de Saint-Pierre-du-Parc, en Rosnoen, de Saint-Valez et de Batz ; ce dernier, fondé en 947, par Alain Barbetorte.

Les abbés avaient privilège de haute et moyenne justice. Ils nommaient par droit de patronage ou de présentation à de nombreuses paroisses des environs. Ils jouissaient de certains droits et prérogatives : pêcheries, moulins, foires et marchés, bacs et ponts dont l'entretien était à leur charge.

Le travail de l'esprit était en grand honneur. L'abbé Gurdisten, « bon lettré pour son temps », entreprit d'écrire l'histoire de l'abbaye et de son fondateur (vers 880). Les « Vies » de saint Guérolé, l'auteur en présente successivement trois - sont contenues dans le précieux Cartulaire de Landévennec. Un autre moine, qui signe Urmonoc, écrivit, sur l'invitation de Gurdisten, la « Vie de saint Pol Aurélien ». Deux modestes précurseurs, qui instauraient au monastère breton, la tradition des études laborieuses auxquelles se consacraient les fils de saint Benoît. Du reste, bénédictins, ils l'étaient depuis 818.

A cette date, en effet, l'abbé Matmonoc vint faire hommage à l'empereur Louis le Pieux, qui, au retour de ses expéditions victorieuses contre Morvan, campait au bord de l'Ellé à l'orée de la forêt de Priziac (Morbihan). Le prince, surpris de voir l'abbé vêtu de peaux de chèvre, lui demanda quelle règle il suivait. Sur sa réponse que c'était celle des Scots, il lui imposa d'adopter celle de saint Benoît. Peu après, les usages bénédictins pénétraient également à l'abbaye de Redon. L'exemple des deux grandes abbayes fut imité et la Bretagne entière s'ouvrit au monachisme bénédictin.

Les quatre siècles qui suivirent la fondation marquèrent l'âge d'or de l'abbaye. Les moines, dans le silence et la paix de jours austères mais heureux, furent, par leurs travaux obscurs, leurs prières ferventes, leur parole apostolique, les artisans infatigables de l'expansion du christianisme en Basse-Bretagne. Et Montalem-

Statue de saint Guénoë
dans la chapelle de Lopérec
dédiée au saint.



Vieille statue de bois de saint
Guénoë à l'île de Sein, pro-
venant de l'ancienne église
paroissiale de l'île qui lui
était dédiée



bert a pu écrire que Landévennec « le plus ancien et le plus célèbre sanctuaire armoricain, devint le foyer le plus actif de la propagande chrétienne, en même temps que du travail manuel et littéraire dans la Gaule occidentale ».

PAGE D'ÉPOPÉE

L'histoire de Landévennec, à partir du IX^e siècle est intimement liée à celle de la province bretonne : invasions, dévastations, guerres, révolutions s'inscrivent aux mêmes pages.

Une première incursion des Normands, en 844, chassa les moines et détruisit l'église. Nominoé, puis Salomon prirent en main la reconstruction de la maison de Dieu. Repoussés en 888, par Alain le Grand, à Questembert, les assaillants ne tardèrent pas à revenir.

En 914, une flottille, venant probablement de la Loire, et contournant l'Armorique pour se porter vers l'ouest de l'Angleterre, brûla Landévennec sur son passage. Ce fut la ruine complète.

Les moines, craignant un retour prochain des hommes du Nord, prirent, cette fois, le chemin de l'exil. Leurs exodes s'inscrivent dans un de ces sombres cortèges de prêtres, de comtes, de nobles et de marchands qui ne voyaient d'autre moyen que la fuite pour se soustraire au joug et à la férocité des Normands.

Ils emportent leurs trésors les plus chers : les reliques de leurs Saints, des Guénoë, des Guénael... A leur tête marche leur abbé Bénédic, successeur de Gurdisten, ainsi que Clément, évêque de Cornouaille. Passée la Bretagne, ils se dirigent vers le nord-est, en se rapprochant de la mer afin de découvrir un port d'embarquement pour la Grande-Bretagne. Ils traversent la Seine, la Somme et s'arrêtent enfin à l'embouchure de la Caulne. Ils frappent à la porte d'un monastère, bâti au VII^e siècle par saint Judoc, prince breton, frère de saint Judicaël. Reçus comme des frères, ils sont présentés au comte de Ponthieu, qui résidait à Montreuil. Cet homme pieux et bon ne veut pas laisser partir les précieuses reliques, insigne protection pour sa ville. Il retient les fils errants de saint Guénoë, leur édifie église et monastère sous le vocable de saint Valois ou Vinvalois (c'est ainsi qu'on nommait saint Guénoë dans ce pays).

La communauté transplantée reprend, presque au complet,



Portail de l'église abbatiale : trois arcades en plein cintre. Celle du milieu est la seule qui soit percée. La forme des cintres et la disposition des voussours indiquent le style de l'architecture des premiers siècles de la monarchie française

sa vie régulière, sous la direction du même abbé Bénédic. Mais la nostalgie du rivage natal les hante, la terre de leurs saints les appelle :

« Notre terre avait la parure
De la beauté et de la jeunesse ;
Quiconque voulait passer
Pour brave ou pour savant
Y accourait.

Aujourd'hui nul n'y vient que pour la piller.
Elle est comme ensevelie dans la mort.
Ils sont morts, tous morts, les chefs de guerre,
Par qui elle gagnait des batailles.
Elle gît aujourd'hui, accablée sous ses défaites ;
Bientôt soutenue par ses fils robustes,
Elle se relèvera vaillamment ! »

(Cartul.)

Il faut débarrasser le pays des envahisseurs, reconstruire la maison de Dieu et la demeure de ses enfants.

L'abbé Jean, successeur de Bénédic, décide, dans un élan de foi audacieuse, de tenter un essai. Revenu secrètement à Landévennec, il retrouve dans la région de fidèles vassaux qui s'empresment de lui offrir leurs services. Mais il leur faut un chef, jeune et vaillant. Jean le trouve en la personne d'Alain dit Barbetorte, petit-fils d'Alain le Grand. Le prince quitte incontinent l'Angleterre où il s'était réfugié, reçoit le serment de fidélité des hommes d'armes déjà recrutés par les soins de l'abbé Jean, se jette dans la bataille et « détranche les Normands jusqu'au dernier ».

La Bretagne libérée sut reconnaître les services rendus par l'abbé Jean. Elle prit en charge la restauration de Landévennec. Alain lui-même fonda au profit de l'abbaye le monastère de Saint-Guénolé au bourg de Batz, lui donna les paroisses du Croisic, de Saint-Mars, les églises de Sainte-Croix et de Saint-Cyr, à Nantes. Seigneurs, comtes et vicomtes de Bretagne ne furent pas en reste et offrirent aux moines trêves et paroisses : Dinéault, Beuzec, Fouesnant, Plozévet, Edern, Lanneuffret, Lanrivoaré, Pluméril, Névez, en Carentoir (Morbihan), Guérande...

Après la reconstruction de l'église, achevée vers 1305, le monastère, paré d'un visage nouveau, reprit sa vie laborieuse et priante. A la piété d'un de ses religieux, Jean de Langouesnou,



Sous un vêtement de lierre,
les chapiteaux, les colonnettes,
les pierres armoriées gisent
ça et là



Dans le transept sud
de l'église abbatiale, vestiges
de la chapelle dite
tombeau du roi Gallien

nous devons la prose d'église « *Languentibus in purgatorio* ». Ce même abbé, croit-on, aurait érigé, vers 1360, en mémoire du « Fou » du Folgoët de Lesneven, la chapelle du petit Folgoat, à une lieue du monastère, auprès du Moulin-Mer. Détruit sous la Ligue, l'humble oratoire fut rebâti en 1645 et dédié, lit-on au-dessus de l'une des portes « à Dieu et à l'Immaculée Conception de la Vierge ».

OMBRES ET LUMIÈRES

À partir du XIV^e siècle, des blessures sans nombre, vinrent meurtrir l'abbaye, qui continua de prendre sa bonne part des malheurs du temps. Elle chercha obstinément à les panser, jusqu'au coup irrémédiable de 1789.

Durant la guerre de succession de Bretagne, entre Blois et Montfort, les Anglo-bretons transformèrent Landévennec en forteresse, sous le nom de « château Saint-Guénolé », ou, disaient les Anglais, de « Saint-Grimolin ».

En 1383, les Anglais, contraints de lever le siège de Brest, saccagèrent le littoral et particulièrement Landévennec ; ils brûlèrent ou enlevèrent toutes les chartes de l'abbaye.

Liqueurs et Royaux, pendant les guerres de Religion, accentuèrent les déprédations. Les biens des abbayes étaient un appât pour leur avarice et la religion un prétexte à leur brigandage. Au cours de visites répétées, ils firent main basse sur les vases sacrés, les missels, les ornements d'église, le mobilier... Le pauvre monastère, épuisé, se releva péniblement et lentement.

Les pillages ne furent pas plus néfastes à l'abbaye que la commende. On sait que la commende enlevait aux religieux le choix de leur abbé pour l'abandonner à l'arbitraire du pouvoir civil. Les abbés commendataires, généralement ecclésiastiques séculiers, avaient le droit de jouir des revenus de l'abbaye, mais ne pouvaient en rien s'immiscer dans le gouvernement intérieur, dont ils laissaient le soin au prieur du monastère.

À Landévennec, les abbés commendataires se succédèrent à partir de 1522, date de la mort du dernier abbé régulier, Jean du Vieux-Chastel. Le plus faible d'entre eux, Pierre Largan, (1577-1608), céda l'administration du temporel aux marquis de la Roche, en Saint-Thois, René et Troilus de Mesgouez (ce dernier, favori de Catherine de Médicis). Ils aliénèrent plusieurs droits et

Armes de l'abbé Jean Briant (1608-1630) grand archidiacre de Cornouaille et restaurateur de l'abbaye



Armes de Jean du Vieux-Chastel (1496-1522) bienfaiteur de Landévennec et dernier abbé régulier



privilèges, laissèrent la terre sans culture, négligèrent d'entretenir l'église qui tombait en ruines, ne se soucièrent pas de verser leurs portions aux religieux, en un mot, ils ne firent rien moins, à tous égards, que ce qui pouvait mener à la décadence.

Le zèle intelligent de l'abbé Jean Briant (1608-1637), archidiacre de Cornouaille, curé de Crozon et docteur de l'Université de Bologne, homme de science et de vertu, réussit à grand'peine à redresser une situation trop compromise. Il remit en état les bâtiments claustraux, fit construire un nouveau logement au prieur et s'occupa de rechercher les titres et d'acquitter les biens aliénés. Il voulut introduire une meilleure discipline en appelant des religieux de monastères plus observants, « afin de résider, vivre et servir à Landévennec selon la règle de saint Benoît, au pied de la lettre ». Il était réservé à son successeur d'agréger l'abbaye, en 1636, à la Congrégation de Saint-Maur... Et l'étude reflleurit avec l'amour de l'observance.

Quelques figures de cette illustre famille bénédictine, dont les noms sont inscrits aux annales de Landévennec, brillèrent autant par leur savoir que par leur piété.

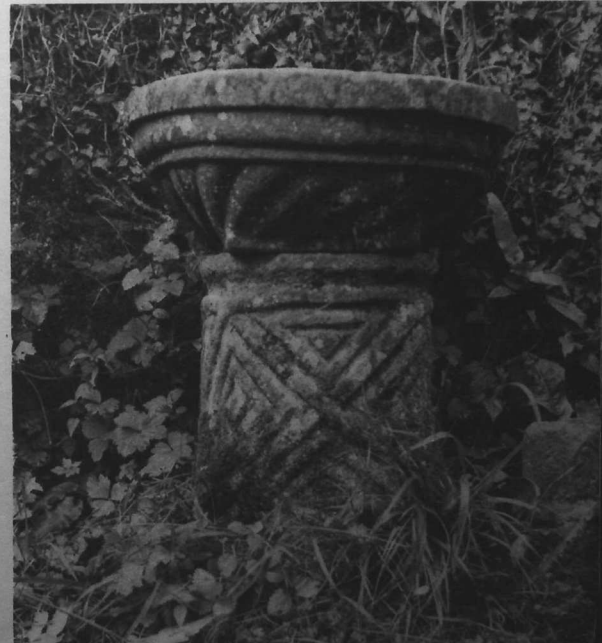
Dom Noël Mars (1611-1701), profès du monastère de Redon, neveu du vénérable Dom Noël Mars, vicaire général des Bénédictins de la Société de Bretagne, fut, quelque temps, procureur de l'abbaye vers 1660. Il y composa une petite « Histoire de Landévennec ». Il s'attira l'estime de tous par son humeur douce et agréable.

C'est à Landévennec où il était prieur en 1684, que Dom Maur Andren de Kerdrel, originaire de Landunvez, sentit s'éveiller en lui le désir d'écrire l'histoire de son pays. Il n'amorça le travail que quelques années plus tard, lorsqu'il devint prieur de l'abbaye de Redon. Des religieux « fort érudits et fort savants » y travaillaient sous ses ordres. Dom Lobineau, le plus remarquable d'entre eux, esprit sagace et parfait critique, assumait bien vite toute la besogne. Un autre, Dom Denys Briant, nous a laissé ses impressions d'un long séjour à Landévennec : « ... On ne saurait voir une solitude plus charmante que la nôtre. Des fleurs pendant toute l'année; en un besoin, j'y pourrais placer le paradis terrestre... tout ce qui lui manque, c'est d'être sur le chemin de Rome... »

En 1733, mourut à Landévennec, Dom Louis Pelletier. Ses supérieurs l'y avaient envoyé travailler à son « Dictionnaire de



L'un des plus anciens chapiteaux ornés de volutes et animaux ou personnages de facture fruste mais caractéristique du XI^e siècle



Bénitier orné de dessins géométriques du XI^e siècle

la langue bretonne ». Il y laissa le souvenir d'un modèle accompli de piété et de régularité. « Sur la fin de sa vie, accablé de grandes douleurs, pour tout remède il n'employa que la patience. Il lui arriva plusieurs fois, en célébrant la sainte Messe, des événements qui tenaient du prodige. »

LA DISPERSION

Le dernier abbé de Landévennec fut un digne prélat, Mgr Champion de Cicé, évêque de Troyes, puis d'Auxerre. Il fut un père pour les religieux. On lui doit, en particulier, la reconstruction du manoir prioral (1769), qui devint par la suite l'habitation du propriétaire du domaine monacal, Mgr de Cicé, après avoir souffert un long exil pour la foi, mourut en Prusse en 1805.

Cependant, en 1781, une bulle du pape Pie VI, rendue avec l'agrément du roi, supprima la commende et attribua l'abbaye à l'évêché de Quimper. Un renouveau aurait pu s'ensuivre grâce à la paternelle sollicitude de Mgr Conen de Saint-Luc. D'autres avatars, et combien graves, allaient surgir.

La Révolution accomplit à Landévennec l'œuvre sacrilège qu'elle multiplia sur tout le territoire. Les religieux furent chassés dès 1790. Les noms de quatre d'entre eux nous sont connus : Dom Pierre Le Moyne, prieur, âgé de 47 ans ; D. Pierre Le Gall, sénieur (ancien), âgé de 49 ans ; D. Jolivet, procureur, âgé de 38 ans ; D. Lézec, originaire de Brest.

La bibliothèque, de quelque deux mille volumes, avec ses manuscrits, chartes et titres, aussi précieux par leur valeur que par leur antiquité, fut pillée et dispersée. Des parchemins expédiés à Brest et à Morlaix, servirent à faire des gargousses ou à humecter les tabacs. Quelques pièces importantes ne tombèrent pas sous la main des spoliateurs. Le « Cartulaire de Landévennec », manuscrit du XI^e siècle, le plus ancien document de l'histoire de Bretagne, a été découvert, en 1832, à la bibliothèque municipale de Quimper. Il comprend, outre les « Vies » de saint Guénolé, par Gurdisten, un certain nombre de chartes, deux listes, l'une d'abbés, l'autre de comtes de Cornouaille, et, enfin, une « Vie de saint Idunet ».

L'« Evangélique de Landévennec », manuscrit du X^e siècle, s'est réfugié, on ne sait comment, à la bibliothèque d'Oxford. Il porte, au 13 mai, l'indication de la fête de la « Dédicace de la

basilique de Saint-Guénolé ». Aussi mystérieuse est la présence à la bibliothèque royale de Copenhague, du « Calendrier de Landévennec », en écriture du XI^e siècle. Les deux dernières pages sont occupées par une table du comput, répondant aux années 908-1005. Au regard de l'année 914, se lit la mention : « Cette même année fut détruit par les Normands, le monastère de Saint-Guénolé. »

A l'église paroissiale se voit un tableau de la Cène, qui ornait autrefois le réfectoire des moines, ainsi qu'un reliquaire, portant les armes de Jean Briant.

L'abbaye avait été mise en vente, en 1792, comme bien national. La maison abbatiale avec ses dépendances avait été « enchérie par le sieur Bouchet pour la somme de 10.000 livres » ; la maison conventuelle et l'église de l'« ex-abaye (sic) de Landévennec », acquises par le sieur Richard, de Brest, pour 25.000 livres. Le tout passa bientôt aux mains d'entrepreneurs brestois. Ceux-ci n'y virent qu'une excellente carrière de pierres de taille, qu'ils exploitèrent sans scrupule : les piliers et les arcades du cloître entrèrent dans la construction du marché couvert dit « marché Pouliquen », près de l'église Saint-Louis de Brest. L'abbatiale, néanmoins fut épargnée, mais elle se trouvait en un tel état de délabrement que les paroissiens à qui le propriétaire proposa de la vendre, préférèrent garder leur modeste église paroissiale, d'un entretien moins dispendieux.

En 1825, l'abbaye et ses terres étaient mises aux enchères devant le tribunal de Châteaulin. Mgr de Poulpiquet, évêque de Quimper, se présenta comme acquéreur éventuel : il comptait y installer un petit séminaire ou une retraite pour les prêtres âgés ou infirmes. Mais, par suite d'une impardonnable erreur, l'avoué de Monseigneur ne put mettre en temps voulu la surenchère, et les ruines, une fois de plus, devinrent la propriété d'un étranger, M. Aristide Vincent, architecte parisien. Et le monastère poursuivit son misérable destin de carrière. L'église elle-même vit ses pierres vénérables prendre place dans... des fours à briques.

Landévennec n'offrait plus qu'un monceau informe de décombres, d'où émergeaient des murs éventrés, lorsque, en 1875, elle devint la propriété du comte de Chalus, allié de Mgr de Cicé et ami personnel de Sa Grandeur Mgr Nouvel de La Flèche, ancien bénédictin de la Pierre-qui-Vire, évêque de Quimper. Il eut le mérite de démêler ce chaos. Il « répara » les ruines de l'Église.



Dans la chapelle centrale du déambulatoire, gisant de l'abbé Jean du Vieux-Chastel revêtu de ses habits pontificaux

avec autant de soin, il faut le dire, que de fantaisie. Il rassembla, dans le chœur, autour d'une belle statue en kersanton, des chapiteaux, des écussons, des colonnettes, des fragments divers.

Puis... tandis que les hommes, oublieux, allaient à leurs affaires, la nature, maternelle, couvrait d'un manteau de verdure ce visage défiguré. Essayons de le reconnaître.

VISITES AUX RUINES

Le plan général de l'église abbatiale, semblable à celui de Loctudy et de Saint-Gildas-de-Rhuys (commencé en 1008), est celui d'une croix latine dont le transept est plus avancé vers l'est. Il comprend une nef - 50 mètres sur 13 - avec ses deux bras assez profonds ; un sanctuaire fermé en hémicycle par quatre colonnes cylindriques. Autour du sanctuaire, un déambulatoire,

sur lequel s'ouvrent trois chapelles rayonnantes, celle du milieu un peu plus profonde que les deux autres.

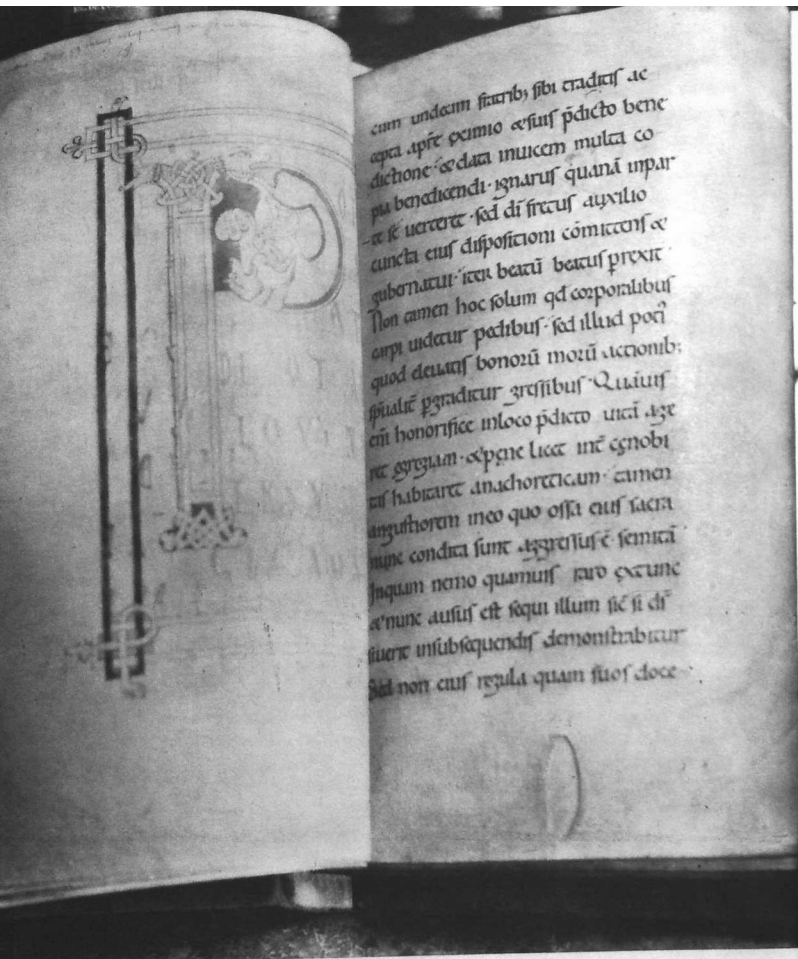
Les dix piliers de la nef sont en carré long avec pilastre du côté du collatéral et colonnettes cylindriques dans l'intérieur des arcades. Les quatre piles du transept et les deux de l'entrée du sanctuaire sont en forme de croix grecque et cantonnées de trois colonnettes. Presque toutes ces colonnettes ont leurs bases couvertes de sculptures un peu barbares, mais caractéristiques du XI^e siècle. De même sur les chapiteaux sont dessinés crossettes, volutes, enroulements, chevrons et passementeries, branches et feuillages, animaux et petits personnages informes. Certains chapiteaux révéleraient, pense-t-on, l'influence irlandaise.

Les trois chapelles rayonnantes et le pourtour du chœur ont conservé leurs fenêtres en plein cintre. Ces chapelles sont percées de trois fenêtres et le mur qui les sépare a des baies géminées plus étroites. Dans les collatéraux, il n'y a pas de fenêtres, sauf une seule dans le mur du midi, véritable meurtrière de deux mètres de hauteur, évasée vers l'intérieur. Au lieu de correspondre à l'axe d'une travée, elle est placée au droit d'une pile ; particularité que l'on rencontre aussi dans les bas-côtés de Locmaria-Quimper.

Au transept nord, se trouvait, dit-on, le tombeau de saint Guénolé. Le tombeau était vide à l'époque de la reconstruction de l'église ; les reliques du saint fondateur en furent retirées lors de l'invasion des Normands et transportées à Montreuil en 924. La position de ce sépulcre, vide, mais toujours vénérable dut pourtant influer sur la disposition et les dimensions de la nouvelle église, rebâtie sur l'emplacement de l'ancienne.

A l'angle du transept sud, entre le bas-côté du chœur et la sacristie, est le tombeau dit du roi Gradlon. C'est une sorte de caveau où l'on peut pénétrer de trois côtés par des arcades basses. Autour du carré antérieur, trois marches descendent jusqu'à un sarcophage ; ce n'est point une auge de pierre comme dans les églises anciennes et les cimetières primitifs, mais une logette en maçonnerie affectant la forme du corps, plus large aux épaules qu'aux pieds, et avec une petite cellule pour recevoir la tête... (d'après le Chan. Abgrall).

Au milieu du sanctuaire, une statue en granit, du XVI^e siècle. Elle représente un abbé ou un évêque, revêtu d'une chape aux riches orfrois, portant d'une main la crosse, de l'autre un livre



cum undecim fratrib; sibi tradit ac
 cepta. ap're eximio et suis p'dicto bene
 dictione et data inuicem multa co
 p'ia benedicendi. ignarus quana impar
 te se uertere. sed di fructus auxilio
 cuncta eius dispositioni comittens et
 gubernatur. ite' beati beatus prexit.
 Non tamen hoc solum qd corporibus
 carpi uidetur p'actibus. sed illud pot'
 quod de uis bonoru' moru' actionib;
 sp'ualit' p'graditur gressibus. Quibus
 eni honorifice in loco p'dicto uita' age
 re gregiam. et pene licet in' ignobi
 lit' habitare anachoreticam. tamen
 angustiores in eo quo ossa eius sacra
 mine condita sunt. Agrestis e' semita
 inquam nemo quamuis raro exire
 et nunc ausus est sequi illum sic si di
 uertere in subsequendis demonstrabitur
 sed non eius regula quam suos doce

Folios du Cartulaire de Landevennec. Il est ques
 tion, dans cette page, du départ de Guénolé de
 l'île Lavré, avec onze compagnons.
 Ce précieux manuscrit du XI^e siècle est actuelle
 ment conservé à la bibliothèque de Quimper.
 D'après Cambry, les feuillets de ce Cartulaire n'ont
 dû leur conservation, à l'époque de la Révolu
 tion, qu'au simple fait qu'ils n'avaient pas les
 dimensions réglementaires pour faire des
 gargousses !



Vue du manoir abbatial sur les ruines,
 la rivière du Faou et le Prioldy

ouvert ; à ses pieds, les armes de l'abbé Jean du Vieux-Chastel, trois fasces accompagnées de dix hermines, quatre, trois, deux, une. La statue tumulaire de ce même abbé gît au fond du sanctuaire.

Les bâtiments claustraux, dont il ne reste rien, étaient perpendiculaires au côté méridional de l'église et se développaient autour du cloître. Le mur auquel s'appuyait, vers l'orient, la cour du cloître subsiste ; on y voit une porte à ogive, datant probablement du XIII^e siècle.

CHANTS D'AURORE

Un serrement de cœur saisit aujourd'hui le pèlerin à Landévennec. Il se souvient de la plainte du Prophète des Lamentations : « Que l'or s'est terni ! Que sa belle couleur a changé ! Ses pierres sacrées sont dispersées dans toutes les rues. » Un champ de pierres mortes : voilà toute l'antique abbaye, issue de la sainteté de Guénoles et de ses fils, cent fois meurtrie, inlassablement relevée par la fidélité de l'abbé Jean, par la vaillance des soldats, la munificence des princes et des comtes, par le labeur des paysans, l'habileté des artisans, par tous ces dévouements obscurs et anonymes qui opèrent les grandes choses.

Plus que tout autre, le moine s'émeut devant la désolation de cette demeure, témoin de la « sainteté et de la gloire du Seigneur » et d'où s'élevaient, du cœur de ses pères, les divines louanges. La même voix que perçut jadis l'abbé Jean, montant des ruines fumantes, a maintes fois retenti aux oreilles des fils bretons de saint Benoît, mais longtemps comme dans un rêve lointain et irréalisable. Les religieux de l'abbaye de Kerbénéat (fondée en 1878 par la Pierre-qui-Vire) ne perdirent jamais de vue le vieux « lann » armoricain, se considérant comme les successeurs des fils de saint Guénoles et les continuateurs de l'œuvre de Landévennec.

L'Année sainte 1950 a vu, enfin, luire l'aube de la résurrection. Dans la splendeur d'une nuit où palpait l'âme de nos vieux saints, face à une foule immense et recueillie, le Révérendissime père abbé de Kerbénéat lançait un appel pressant :

« Il faut reconquérir, il faut ressusciter Landévennec, il faut qu'un élan de foi soulève notre pays, et l'abbaye de Saint-Guénoles pourra revivre. »



Le 6 août 1950, les reliques de saint Guénoles portées par les moines de Kerbénéat font leur entrée dans l'ancienne cité épiscopale de Saint-Pol-de-Léon, pour les fêtes du Bleun-Brug. Prélude du retour à Landévennec.

17 octobre 1950. — Le retour à l'abbaye de Landévennec après un siècle et demi d'absence.



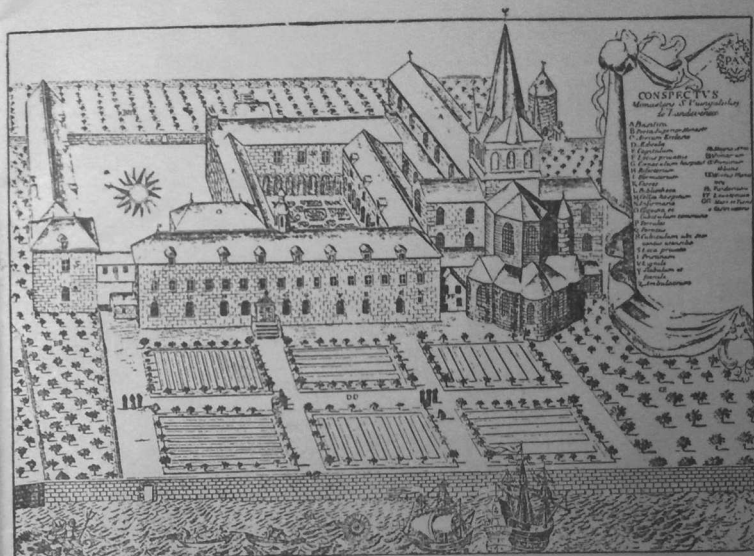
A ces paroles prononcées au « Bleun-Brug » de Saint-Pol-de-Léon, firent écho celle de Mgr l'Evêque de Quimper :

« Nous sommes sûrs, écrivait-il, que la Bretagne toute entière saura avec nous se sentir et se montrer solidaire de cette œuvre de résurrection si digne de nos origines et si digne de notre foi, car notre pays demeure très attaché à ses saints, qu'ont vénérés nos pères et qui ont façonné l'âme de notre petite patrie; et il sait aussi combien notre temps a besoin du rayonnement de la vie monastique. »

Fortis de l'appui de cette foi résolue qui les entourait, les moines de Kerbénéat, animés de la plus ferme espérance, entonnèrent, le 17 octobre, dans les ruines de l'église abbatiale, les joyeux psaumes du retour et le « Te Deum » de la reconnaissance. Par-dessus les siècles, le lien était renoué entre les cinquante moines en coule noire et les onze compagnons de saint Guénolé vêtus de peaux de chèvre.

Depuis ce jour où jaillit le « cantique nouveau » d'un matin de résurrection, seul encore un petit groupe de religieux est resté là, installé dans une modeste grange. En attendant que leurs frères de Kerbénéat puissent venir les rejoindre, ils assurent dans ce lieu l'infrangible continuité de la prière et du travail monastiques. Nouveaux défricheurs, car la terre réclame la serpe et la charue, ils se feront demain maçons et charpentiers pour rebâtir leur monastère et leur église. Leurs efforts sont déjà secondés : des bras, des dévouements s'offrent à eux, chaque jour plus nombreux. Nos villes, nos ports et nos campagnes comptent encore de dignes héritiers de ceux qui furent les bâtisseurs des cathédrales et des clochers à jours. La renaissance de Landévennec sera le témoignage de leur fidélité et le miracle de leur foi.

De ce lieu sacré, la prière à nouveau s'élèvera,
 qui protégera notre pays et tous ses fils dispersés,
 fécondera le labeur de nos prêtres,
 de nos missionnaires, de nos apôtres,
 et consacra, chaque jour,
 notre Bretagne
 à DIEU.



Plan de l'abbaye de Landévennec avant la Révolution

Ce plan de l'abbaye de Landévennec représente l'ensemble du monastère, avant la Révolution. Le chœur de l'église abbatiale est entouré de trois chapelles rayonnantes. A proximité, au centre des bâtiments de l'abbaye, se distinguent les galeries du cloître et le puits. Un grand bâtiment expose sa façade au midi; d'un portail avec perron, on peut accéder au jardin potager qui le sépare de la rivière de Landévennec. A l'ouest, les bâtiments annexes de l'abbaye dont le toit seul est visible, sont entourés de vergers. Enfin à l'entrée, près de la grande porte, se trouve le pressoir.



« De ce lieu sacré, la prière »

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Cartulaire de Landévennec

XI^e siècle.

S. Winwaloei De Landevenek in Armorica

Dom Noël Mars, vers 1665.

Acta Sanctorum

Bolland. au 3 mars : « S. Winwaloei ».

Notice sur l'Abbaye de Landévennec

Levot. Brest 1858.

Vie des Saints de Bretagne

Albert Le Gand. 1636.

Vie des Saints de Bretagne

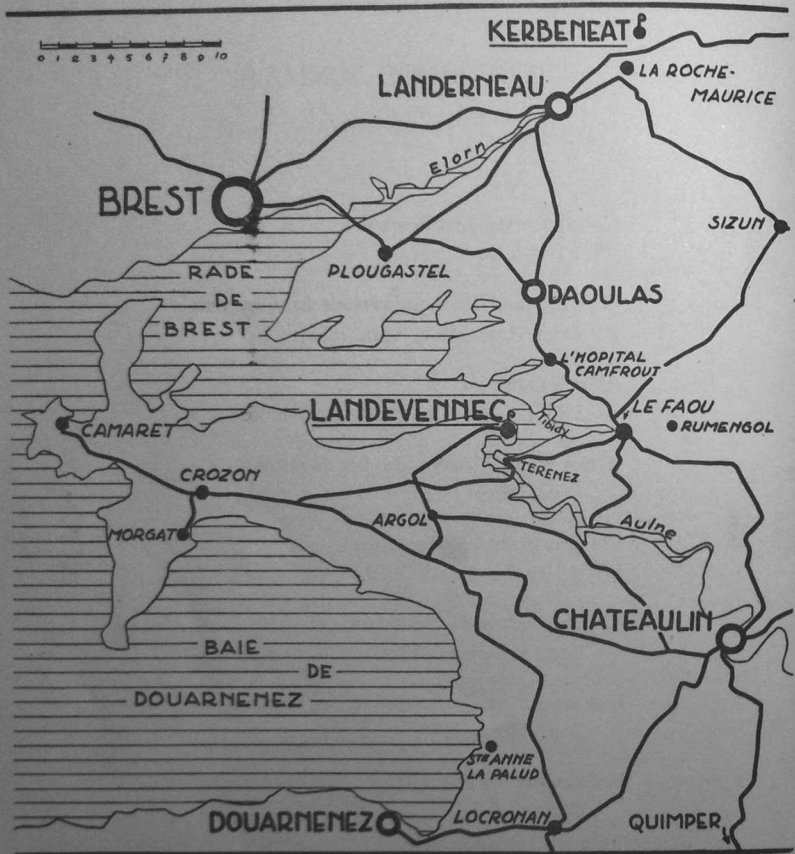
Dom Lobineau. 1724.

Histoire de la Congrégation de Saint-Maur

Dom Martène.

Notices sur les Paroisses : « Landévennec »

Chanoine Peyron et Abgrall.





Debout
en sa robe
de pierre,
le Saint,
sans abri,
attend
qu'on rebâtisse
son église.

En e zae vean benerez,
Ar Zant' vel ar gedour war evez,
Dindan peb amzer,
A c'hortoz er sioulder
Ma paro an deiz benniget
A welo e iliz gaer adsavet.